

EN JOUANT AUX ECHECS AVEC ANDRE GIDE...

Venu en Egypte pour y rétablir sa santé gravement atteinte par plusieurs années de privations et une grave maladie, le grand écrivain français se repose au soleil d'Assouan, loin de l'agitation des villes et... des indiscretions des journalistes

LORSQUE les journaux annoncent que M. André Gide s'embarquait pour l'Egypte, tous les amis de la France se réjouirent de l'occasion qui leur était donnée de reprendre contact avec l'un des représentants les plus éminents des lettres françaises. On savait bien qu'André Gide, lors du séjour qu'il fit parmi nous en 1938, s'était appliqué à leur ostentement public. Mais, après plusieurs années maintenues, au cours desquelles les relations culturelles entre la France et l'Egypte avaient été pratiquement interrompues, la présence de ce grand écrivain prenait l'allure d'un symbole, d'une reprise de contact, qu'il convenait de féter avec éclat.

Cependant, en venant en Egypte, M. Gide n'aspire, cette fois encore, qu'au repos. Quatre années de sévères restrictions, compliquées d'une grave maladie, avaient, d'ailleurs, affaibli son organisme et accentué sa tendance à l'isolement, qui est un des traits dominants de son caractère. Aussi, très peu de temps après son arrivée dans notre pays, M. Gide s'empressa-t-il de se cloîtrer dans une véritable retraite, choisissant pour cela le coin le plus retiré de la Haute-Egypte, un coin qui lui était encore inconnu : Assouan. C'est là que, par hasard, j'ai entrevu André Gide; c'est là que j'ai pu aborder ce maître de la plume et jouir du charme de sa conversation.

Une étrange silhouette

Il y avait déjà quatre jours que je me traçais un « caractère », sans me douter que dans ce vaste bâtiment, logéait aussi le célèbre écrivain.

Assis sur la terrasse de l'hôtel, à l'ombre des parasols, le vis soudain se prole l'étrange silhouette d'un homme drapé, malgré la douceur du climat, dans une longue pèlerine noire flottante; son front disparaissait sous un bonnet de pêcheur. Il portait de grosses lunettes d'écaille, tenait à la main livres et papiers, et avançait d'un pas lent et réfléchi. C'est André Gide, me dit-on; chaque matin on le voit quitter l'hôtel pour s'isoler dans l'un des bosquets du jardin municipal; il n'y retourne qu'à l'heure du déjeuner.

L'écrivain venait, à ce moment même, de franchir le porton; il jetait un regard autour de lui, semblait sortir pour une seconde de sa méditation, puis poursuivait son chemin et réentra dans le hall, où l'escalier me dit-on, de l'approcher; il est poli, mais d'une politesse froide, souvent dédaigneuse, et vous pourriez en être désagréablement surpris. Un libraire d'Assouan a réalisé d'appréciations bénéfiques en laissant entre à ses clients que M. Gide dédicait volontiers ses œuvres. Et pourtant, voyez-vous, tous ceux qui ont acheté ses ouvrages à cette seule fin, en ont été quittes pour leurs frais.

Fort heureusement, je suis peu sensible au découragement, car devant de pareils propos, j'aurais facilement renoncé à tenter l'aventure. Mais après tout, me dis-je, les aventures sont souvent trompeuses et la légende tissée autour de Gide est peut-être inexacte. Pourquoi ne pas solliciter un entretien ?

Le genre venait de résouner. C'est à la salle à manger, pensai-je, que j'aurais le plus de chance de l'aborder. J'entraînai donc ma carte, et, à ma grande surprise, M. Gide vint à ma rencontre. Dans l'appartement, autour d'une table à thé, nous nous sommes vus réunis M. Gide et un ami, M. Marcel Lévesque, membre de l'Institut français d'Archéologie d'Assouan, ma femme et moi.

Les journées de l'écrivain

On ne sera sans doute étonné de quel emploi fait M. André Gide de ses heures libres passées à Assouan. Il est venu en Egypte d'abord pour retrouver des forces. De fait, dans cette petite ville du soleil, il a retrouvé. Lui, qui a parcouru le monde et admiré les plus beaux sites, ne se lasse pas de contem-



André Gide photographé dans le jardin municipal d'Assouan

pler celui qui vient de découvrir avec sa joie éternellement neuve de romancier. Le matin, il s'installe dans un jardin dominant sur le Nil. Il lit beaucoup, écrit peu ou pas, et médite.

Dans l'après-midi, il fait une courte apparition dans les salons de l'hôtel, et se retire dès que les gens commencent à y affluer. Est-ce à dire qu'André Gide dédaigne le monde ? Certes non, mais, contre les curieux et les mouchards qui le poursuivent, il défend touchement sa solitude. De là, il va pourtant entrer chez une librairie pour s'enquérir de sa santé et échanger quelques mots avec elle; il passe volontiers une heure ou deux chez un compatriote, professeur de français dans les écoles gouvernementales; à l'hôtel, quelle ne fut pas la surprise des musiciens de l'orchestre lorsque Gide, ce grand missionnaire, s'avancera vers eux, certain soir, pour leur serrer discrètement la main et les remercier !

Une partie d'échecs

Mais le violon d'Ingres de Gide est le jeu d'échecs. Il en est si épris, qu'il a préféré sacrifier un ou deux objets nécessaires pour réserver une place à son échiquier, d'ailleurs fort modeste, et dont les pions manquants sont remplacés par des pièces de cinq sous. Et, comme le boîtier ne quitte d'ailleurs la main, il le laisse en France, se servant d'un vieux bonnet de toile en guise de sac.

C'est le soir, après dîner, que j'eus le plaisir de me mesurer aux échecs avec le célèbre écrivain. Tout entier absorbé par son jeu, il est alors plus que jamais absent du monde qui l'entoure. Sa tactique consiste à assaillir à son adversaire de formidables coups de boutoir, l'accablant presque toujours à la défensive. Il lui arrive souvent, d'ailleurs, de parler le lendemain des promesses de la veille, car il se pardonne difficilement d'avoir perdu une partie !

En fait, Gide est demeuré un enthousiaste et les grandes causes trouvent toujours en lui un défenseur. Rappelons brièvement son voyage au Congo à la suite duquel il dénonça certains capitaines de l'exploitation du pays. A leur propre réponse, étonnant son voyage en U.R.S.S., où, certes, il n'a eu l'air et principalement pour le voir recevoir le socialisme. Il lui a sévèrement les réalisations du régime sur le plan social.

Sa conversation est d'ailleurs caractérisée par une franchise absolue. L'auteur des critiques au P.C.S. et au T.S.S. a conservé à l'égard du régime qui s'est abattue sur la France, et surtout dans ce pays, une attitude de réserve. Il garde ainsi sa puissance des années, malgré l'âge, de ne pas d'être dans le monde. Je n'ai pu pour ce qui est de l'avenir, mais les problèmes d'actualité, restent à la portée de son

plée de l'occupation allemande, et qu'il n'appartient qu'aux Français de juger. Egyptien, j'étais plutôt curieux de connaître la place qu'occupait l'Egypte dans son cœur et dans quelle mesure il s'intéressait à elle. J'apprenais ainsi que l'Egypte ne lui était pas étrangère; il y était déjà venu, quelques années auparavant et ne voulait pas se trouver en pays inconnu. Il avait consulté certains ouvrages de base. Ces lectures hâtives ne pouvaient évidemment lui donner la clé des problèmes égyptiens, si complexes, d'ailleurs; il avoue lui-même ne connaître que fort superficiellement ce pays, qui pourtant l'intéresse.

Le prestige de la France

Comme tous ses compatriotes fraîchement débarqués sur le ter- raire, Gide a été agréablement surpris de constater que la langue française est communément parlée par la majorité des gens lettrés. Aussi, paraît-il désagréablement surpris quand nous lui apprenons que le prestige français, dans ce pays, accuse un léger déclin...

Le maintien du prestige français en Egypte ne peut, d'ailleurs, laisser insensible un écrivain aussi épris de son pays, aussi amoureux de sa langue, qu'il parle et écrit avec toute l'étrangeté et la maîtrise d'un art éternel.

Et c'est pourquoi nous demandons s'étant rendu compte que le prestige culturel de la France en Orient, et spécialement en Egypte, est une réalisation merveilleuse qu'il convient d'entretenir, pourquoi M. Gide n'y apporterait-il pas sa contribution.

pourquoi n'essierait-il pas d'éclairer à son tour ceux qui, en France, se retranchent derrière un optimisme de commande ? Gide pourrait utiliser son influence auprès des officiers, il pourrait les engager à s'intéresser à l'Egypte; il pourrait leur parler, les écouter. Gide, en ce qui le concerne, ne veut pas admettre un recul; il se refuse à envisager un déclin possible de la France en Orient. Il sait que la langue française est à l'origine de ce prestige et qu'il faut la maintenir. Il ne veut pas, de même, que l'on continue d'ignorer ceux qui, en Egypte et dans le Proche-Orient, travaillent dans le silence à entretenir la flamme de l'esprit français, ceux qui contribuent à faire aimer la France...

S'intéresse-t-on en France à l'œuvre de l'écrivain d'Egypte d'expression française ?

— On ne les connaît malheureusement pas, me répond-il. Cependant, depuis qu'il se trouve parmi nous, M. Gide n'a pas dédaigné de livrer l'œuvre de ces écrivains; il en lit même beaucoup. Ce ne sont point seulement les œuvres purement littéraires qui retiennent son attention. Bien que les questions sociales ne relèvent pratiquement pas de son domaine, il a voulu quand même s'y intéresser, car, ayant décidé d'adopter l'Egypte, Gide voudrait se familiariser avec notre pays.

Hommage au Roi Farouk

Par ailleurs, si l'homme de lettres est absolument étranger aux problèmes politiques intérieurs, un fait, néanmoins, a retenu son attention: la popularité du Roi Farouk. Comme ce fut le cas pour tous les hôtes de marque venus en Egypte, ce psychologue a été fasciné par la puissante personnalité de S.M. le Roi qui, malgré Sa jeunesse, a su dès l'âge de Lui et à travers le monde d'un puissant intérêt. Gide avoue qu'il n'a recueilli que des juges sages à l'adresse du Souverain, dont l'entraîné, le dynamisme, la simplicité, la tolérance, l'esprit démocratique, une direction sage et prévoyante des affaires de l'Etat, présagent d'une heureuse destinée pour le pays qu'il gouverne.

Le lecteur me pardonnera sans doute de n'avoir point donné de M. Gide, l'interview traditionnelle, avec questions et réponses précises se succédant sans interruption. D'ailleurs, nos entretiens ont toujours revêtu un caractère amical et n'étaient, par conséquent, nullement destinés à la publication.

Quant à l'auteur de tant de chefs-d'œuvre, je le remercie une fois encore de m'avoir accordé son estime et sa confiance. Jacques TAGHER.